

Isaure de Saint Pierre

Gauguin-van Gogh : le duel

Plus j'y réfléchis, plus je sens qu'il n'y a rien de plus
réellement artistique, que j'aime les Gens.

Vincent van Gogh, lettre à son frère Théo

Chapitre 1

Boulevard Montmartre, dans la galerie qu'il tenait, Théo van Gogh se trouvait avec son frère Vincent qui venait de lui apporter ses derniers tableaux, son *Autoportrait au chapeau de paille*, *Les souliers* et deux *Tournesols*. Comme chaque fois qu'il s'agissait de peinture, Vincent se montrait volontiers disert et même enthousiaste. Il adorait parler avec Théo auprès duquel il trouvait toujours un public attentif et passionné par ses œuvres, tout en guettant avec inquiétude ses réactions.

- J'aime beaucoup cet *Autoportrait au chapeau de paille*, dit finalement Théo, peut-être plus encore que celui au manteau brun, assez proche du pointillisme.

- Vraiment ?

- Tu as su conjuguer des coups de pinceau évanescents et fragmentés qui offrent à la composition un effet lumineux. C'est à mon sens une technique très inspirée de l'impressionnisme.

Ensuite il examina avec soin la représentation de deux brodequins usés, l'un posé à l'endroit, l'autre à l'envers, se détachant sur un fond de même teinte et une couverture bleue.

- J'ai acheté aux Puces ces souliers éculés,

expliqua Vincent. J'aime toujours mieux peindre de vieux vêtements et en revêtir mes modèles. Ils expriment tellement plus que les neufs. Tu connais mon admiration pour Jean-François Millet. Ces *Souliers* répondent un peu à ses *Sabots*. On imagine l'ouvrier qui les portait, ses humbles travaux répondant à ceux des champs célébrés si souvent par Millet. Quant aux tournesols, tu sais bien que c'est la fleur du soleil, celle que choisit Oscar Wilde pour diffuser son « Evangile de l'esthétique » ou encore le symbole de l'amour de l'homme pour Dieu ou de l'artiste pour la nature.

- Tu penses sans doute à ces vers de Joost van den Vondel datant du XVII^e siècle, un poème que tu m'avais recopié et que j'ai appris par cœur : « Comme le tournesol tourne ses yeux amoureux vers la voûte céleste pour suivre la lumière nourricière du soleil, l'art de la peinture, surgi d'une inclination innée et nourri par un feu sacré, suit la beauté de la nature. »

Le visage volontiers sévère de Vincent, ses yeux verts sombres profondément enfoncés dans leurs orbites, son nez en lame de couteau, sa bouche à demi couverte par la moustache et la barbe rousses, tous les traits de sa physionomie s'illuminèrent d'un sourire tandis qu'il disait :

- Je suis heureux que tu te sois souvenu de ce poème, Théo. Bien sûr, j'y ai pensé en peignant cette opposition entre le jaune et le bleu, la fleur vue de face et vue de dos. Le bleu et le jaune, ce sont toutes les teintes de l'été, qui nous manque si fort en cette pluvieuse journée de novembre. Dans

l'autre toile, j'ai choisi au contraire une gamme plus automnale de jaunes, d'oranges et de marron. Les fleurs sont monumentales, elles prennent tout le tableau...

Les deux hommes sirotaient ensemble une tasse de café bien noir et se réchauffaient à la chaleur d'un poêle. Il y avait dans la galerie d'autres toiles de Vincent et beaucoup appartenant à l'Ecole de Barbizon que Théo appréciait. De Vincent, on voyait encore deux vues de Montmartre, *Le Moulin de Blute-fin* et *La terrasse et la plate-forme au Moulin de Blute-fin*, des toiles réalisées l'an passé, puisqu'on était au mois de novembre 1887. La première montrait le moulin blotti dans son nid de verdure, avec des petites cahutes de jardinier au premier plan sous un grand ciel bleu semé de nuages. La seconde, hivernale, exhibait des promeneurs bien emmitouflés, assis ou adossés à une barricade flanquée de réverbères et d'arbres dénudés.

- Tu sais, Théo, je vais faire une autre expo dans un café. Ca s'appellera l'exposition du Petit Boulevard. Il ne faut pas qu'il n'y ait dans les expositions que les Impressionnistes reconnus, les oeuvres des Salons ou celles des chefs d'école comme celle de Barbizon. Place aux jeunes aussi ! Place à la nouveauté ! Je demanderai des toiles à Pissarro et à Signac aussi, aux frères Guillaumin.

- C'est une bonne idée, Vincent, ton exposition d'estampes japonaises au Tambourin, le café de ton amie Agostina Segatori, avait bien marché, ainsi que la tienne au Grand Bouillon.

Vincent avait si souvent des idées noires, il se désolait si fort de ne pas vendre sa peinture et d'être toujours une charge pour son frère que ce dernier était toujours heureux lorsqu'il le voyait enthousiaste et plein de projets. Ce fut à cet instant que le peintre Schuffenecker poussa la porte de la galerie Chez Boussod et Valadon, que tenait Théo. Cet ami de Degas et des frères Guillaumin était accompagné d'un homme solidement charpenté, vêtu en marin d'une vareuse et d'un pantalon bleu, un béret incliné sur l'oreille. Des marins, il avait le pas un peu chaloupé ainsi que le teint bronzé. Les trois hommes, qui s'aimaient bien, se saluèrent avec affection, puis Schuffenecker présenta son ami :

- Paul Gauguin, dit-il. Il vient de rentrer de la Martinique et loge chez moi. C'est un marin né à Lima, qui a fait plusieurs fois le tour du monde et revient juste des Antilles où il était allé peindre. Malheureusement, il y est tombé malade et a dû rentrer à Paris voici quelques jours. Il habite actuellement chez moi et nous peignons ensemble. Sa femme, Mette, est Danoise et ils ont cinq enfants...

Les mots de « marin » et de « tour du monde » firent une profonde impression sur Vincent van Gogh. Grand admirateur de Pierre Loti et de son roman *Mon frère Yves*, il révérait tout ce qui touchait à la mer, aux voyages ou au départ. Lui, qui se disait volontiers un « éternel voyageur » depuis qu'il avait quitté sa Hollande natale, ne pouvait être qu'impressionné par un homme si exotique, un marin ! Etre né à Lima et être allé peindre à la

Martinique nourrissaient ses rêves. Il regarda le nouveau venu avec respect, impressionné par la force qui s'en dégageait, par son visage aux traits puissamment contrastés.

- Pourquoi être allé peindre si loin ? demanda-t-il.

- Je cherchais un coin de paradis où il serait possible de subsister sans presque rien déboursier, car je ne vis pas de ma peinture, il s'en faut même de beaucoup... Le soleil, la mer, une nature exubérante, des paysages exotiques, de belles Nègresses aux corps d'ambre bruni, que souhaiter de mieux pour peindre ? Avec mon ami Charles Laval, un peintre rencontré en Bretagne, nous étions à la recherche de ce coin de paradis bien éloigné des villes. J'avais d'abord pensé à Panama où travaillait Juan Uribe, le mari de ma sœur. Etant lui-même dans une situation assez précaire, Juan ne pouvait guère nous héberger, encore moins nous aider. Nous nous sommes alors embarqués pour la Martinique où nous logions dans une simple case à Nègres, vivions de pêche et de fruits. Si nous n'avions pas tous deux attrapé une mauvaise dysenterie, nous y serions encore... Mais venez donc nous rendre visite à l'atelier de Schuffenecker.

Gauguin examinait avec curiosité les toiles de Vincent van Gogh, frappé par ce trait puissant et sinueux, les riches aplats de couleurs, cette sorte de boulimie de peinture qui se dégageait des tableaux.

- C'est bien différent de l'Impressionnisme traditionnel tel que le conçurent Monet, Manet ou Degas, finit-il par dire. Quelle force, quel

enthousiasme, quelle truculence, quelle noirceur aussi... Il me semble que nos recherches s'orientent vers les mêmes directions. Peignez-vous parfois sans modèle, je veux dire de mémoire, avant de restituer à une scène ou un paysage une émotion pure et pas seulement un effet anecdotique ?

- Je vous avoue que je n'ose encore m'y risquer, même si je prise surtout le symbole, la mission consolatrice du peintre. C'était toute l'âme paysanne que l'on trouvait dans la simple paire de sabots de Millet, un sens autrement plus riche que sa seule représentation. Moi aussi, c'est ce que je recherche... Théo et moi viendront vous voir... Disons dans deux jours, l'après-midi.

- C'est entendu, nous viendrons avec plaisir, confirma Théo.

Gauguin était intrigué par cet étrange géant roux aux yeux si mystérieux, à la peinture si tourmentée. Pourtant, il était plus encore intéressé par son frère, parce qu'il dirigeait une importante galerie de tableaux. Il espérait qu'il lui prendrait en dépôt quelques toiles ou les céramiques auxquelles il travaillait avec un artiste du nom de Chaplet, l'initiant à son art.

Au jour dit, les deux frères poussaient la porte de l'atelier de Schuffenecker. Ce dernier n'était pas là. Il avait préféré laisser son ami faire seul les honneurs de son travail aux van Gogh. Lui n'avait pas de besoins d'argent aussi pressants que ceux de Gauguin. De plus, Théo connaissait déjà son travail et lui prenait parfois une toile en dépôt. Il

n'achetait en effet jamais de tableaux aux artistes et ne les payait que lorsqu'il avait vendu une de leurs œuvres. Gauguin avait acquis pour l'occasion une de ces bouteilles du vin de la Butte qui était âcre et fort, mais que l'on vendangeait sur place et un gros saucisson. Il les servit, coupa des tranches de pain et de charcuterie. Trois toiles surtout retinrent l'attention des deux frères. La première, intitulée *Les Nègresses*, montrait des femmes aux fichus de madras de couleurs vives entrain de ramasser des mangues. Dans la seconde, nommée *Martinique*, une femme assise au bord d'un étang était en train de converser avec un petit pâtre venu mener paître sa vache. Dans la troisième, *Allées et venues, Martinique*, on voyait deux femmes cheminer sur un sentier et deux autres personnages surveiller leurs brebis. Vincent apprécia les larges aplats de couleur rouge contrastant avec le vert très vif de l'herbe et des arbres. Il y avait aussi, posées sur une table et divers tabourets, de curieuses céramiques que Gauguin désigna en disant :

- C'est mon dernier passe-temps, je m'amuse bien avec ça. Voici *Atahualpa*, du nom de l'empereur Inca vaincu par les Conquistadores, c'est une référence au Pérou, bien sûr, mon pays natal. Voici une plus classique *Martiniquaise au fichu* que je vais, je crois, laisser telle quelle, sans l'émailler, et puis *Léda et le cygne*, une jeune fille côté face et un volatile côté pile. Il y a aussi ce vase *Cléopâtre* pour lequel je me suis un peu inspiré de l'*Espérance* de Puvis de Chavannes, sauf que ma reine est sans doute plus sensuelle que sa timide

jeune fille. La céramique ne vous tente pas, Vincent ?

- J'avoue ne pas y avoir encore pensé, mais sait-on jamais ?

- Je cherche à parvenir ainsi à un certain renouveau en modelant des vérités anciennes.

- Pourquoi pas ? dit Théo. Je vous prends en dépôt ces trois toiles et ces autres céramiques. Nous verrons bien les réactions du public et tant mieux s'il se trouve un acheteur.

- Ne pouvez-vous me consentir une avance ?

- Nous ne procédons pas ainsi dans ma galerie, mais dès que j'aurai vendu quelque chose, je vous le ferai savoir. C'est d'accord ?

- C'est d'accord. Il va me falloir à nouveau fuir Paris, la vie y est trop chère. Heureusement que ma famille se trouve à Copenhague, où ma femme est hébergée avec nos enfants chez ses parents. Elle s'est trouvée un travail d'enseignante et fait parfois des traductions...

- Moi aussi, j'aspire à quitter Paris, dit Vincent. Je voudrais, comme Millet, retrouver la sincérité paysanne. Nous étions si heureux durant notre enfance hollandaise, Théo et moi. Après, il y eut ces années d'enferment au collège, mes longues errances, quand je me croyais une destinée de pasteur et que m'essayais en Angleterre au difficile art du sermon. Mon premier sermon, je l'ai prononcé en chaire peu avant la Noël 76, en Angleterre. C'était sur la *vanitas*. Je croyais alors dur comme fer à ma vocation de pêcheur d'âmes et ne me suis mis que tardivement à la peinture...

Il avait pris un air à la fois rêveur et nostalgique.

- C'est comme moi, dit simplement Gauguin. J'ai d'abord bourlingué sur toutes les mers du monde avant de m'aviser que je voulais peindre. Malheureusement, je suis bien incapable d'en faire vivre ma famille.

- Je n'ai pas fondé de famille, mais ne vis pas non plus de mes tableaux, dit Vincent avec accablement. Si je n'habitais chez Théo, je serais à la rue.

Pour chasser la tristesse semblant habiter les traits aigus de Vincent, Gauguin choisit d'éclater de son grand rire communicatif et resservit ses visiteurs de vin.

- En janvier, je repartirai travailler à Pont-Aven, expliqua Gauguin. Il y a là-bas une communauté d'artistes parmi lesquels la concurrence est moins âpre qu'à Paris. Je vous ai montré mes *Négresses*, mais rien encore de ma période bretonne. Si ça vous intéresse...

- Et comment, dit Théo.

Gauguin manipula quelques toiles et en dégagea trois qu'il disposa tour à tour sur un chevalet. Il s'agissait des *Petits baigneurs*, des enfants au bord d'un étang, dont l'un était en train de s'essuyer. En arrière-plan, on voyait un moulin alangui près de l'eau. Le deuxième tableau, plus spécifiquement breton, montrait une *Bergère bretonne* à demi allongée au bord d'un chemin, surveillant ses moutons. Dans le troisième, *Bretonnes causant*, quatre femmes en coiffes, en grande conversation de part et d'autre d'un muret,

exhibaient leurs jupes colorées et leurs aériennes coiffures blanches tandis que l'une d'elles remettait son soulier. Trois profils naïfs et la quatrième vue de dos, les mains sur les haches, habitaient toute la toile. C'était puissant, coloré et serein.

- C'est très beau, dit Vincent avec respect. Je retrouve là toute l'exaltation de la campagne chère à Millet. Moi, je crois que je vais plutôt partir vers le soleil, Marseille peut-être, la ville de Monticelli que j'admire au moins autant que Millet... Pourquoi ne viendriez-vous pas me rejoindre dans le Midi ? Je pourrais aussi aller en Bretagne...

- Peut-être, dit Gauguin. Un artiste ne doit pas travailler seul, mais échanger ses points de vue avec un confrère et ami. C'est tellement enrichissant.

- Mon frère, répondit Théo, rêve de fonder là-bas un atelier du Midi s'il parvient à bien s'installer, un lieu fait pour accueillir plusieurs peintres qui se stimuleraient les uns les autres en partageant leurs dépenses et leurs expériences...

- Je crois aux communautés d'artistes, dit Gauguin pensivement.

Dès le mois de janvier 1888, Gauguin, qui allait avoir quarante ans et qui avait moins envie de bourlinguer, repartait en effet pour Pont-Aven, tandis que Vincent, qui n'en avait pas trente-cinq, continuait de végéter tristement à Paris. A cette période, il dévora le livre de Jean Richepin, *Braves Gens*, dont l'intrigue lui offrait un triste écho de sa propre histoire. Vincent avait toujours beaucoup lu.

Les tribulations des héros de l'auteur, deux artistes parisiens incapables de gagner leur vie et de rencontrer les faveurs du public, un mime et un musicien, lui rappelaient de façon désagréable les siennes et celles de Gauguin. Pour tous les deux, le succès tardait beaucoup trop. Les livres lui encombraient l'esprit sans le rasséréner. Ce fut à cette époque qu'il peignit ses *Romans parisiens*. Une table dominée par une tenture bariolée se trouvait jonchée de livres dont l'un était ouvert. Une rose dans un verre apportait sa touche d'espoir et de gaieté.

Il peignit aussi son *Autoportrait au chevalet*. Son visage gris rose semblait sévère et triste sous la barbe négligée, avec un maintien rigide et concentré dans la grande blouse d'artiste. La cohabitation avec Théo devenait difficile. Vincent s'angoissait et buvait beaucoup trop, ce que son frère supportait mal. Le 18 février, Vincent fit un gros effort pour balayer puis ranger l'appartement de son frère, suspendre aux murs des toiles qu'il aimait, bref lui rendre la physionomie qu'il avait par le passé, avant que sa peinture ne vînt tout déranger. Le lendemain, il visitait l'atelier de Seurat. Il avait enfin pris sa décision et aborda son ami d'un cœur plus léger. Durant cette époque, Seurat avait presque abandonné la couleur pour s'adonner au dessin dans ses paysages ou ses portraits. Il procédait par frottis sur des papiers granuleux, faisant violemment contraster les jeux d'ombres et de lumières. Vincent, toujours curieux de tout, examinait le procédé avec attention.